

Les Amis du Musée de la Résistance du Département de la Haute-Vienne

Bulletin n° 41 - 1^{er} trimestre 1998

BUREAU DIRECTEUR

Président fondateur : Colonel Georges Guingouin, Compagnon de la Libération, Libérateur de Limoges.

Présidents d'honneur : Alain Rodet, député-maire de Limoges; Jean-Claude Peyronnet, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Vienne; Robert Savy, président du Conseil régional.

Président actif : Jacques Valéry, 41, avenue du Roussillon, 87000 Limoges, tél. 05 55 79 34 35.

Vice-présidents : Mme Thérèse Palan; MM. G. Cuisinier, Alphonse Denis †, H. Duthel †, R. Duval, J.-C. Fauvet, L. Gendillou, L. Lebloys, J.-P. Morlon, G. Trayaud, chanoine Varnoux †, J.-M. Villelèger, Jean-Claude Garniche.

Secrétariat : Lucien Sage, Nicole Aymard, Henry Demay, docteur Albert Renaudie, Jeanne-Marie Berdasé.

Documentation historique : Alain Baron, Louis Chadelaud, André Couvidou, Jean Villegoueix.

Commission d'action pour la mémoire : Paulette Duquerroix, Marcelle Pénicaut †, Denis Magadoux, Bruno Barthelot.

Trésorier : Roland Mériçliier, 15, rue des Félines, 87100 Limoges.

Commissaire aux comptes : Richard Bardoulaud.

Ordre : Association des Amis du Musée de la Résistance, CCP 387-22 R Limoges.

ISSN 1141.6408.

Témoignage

Il y a dans la vie, comme disent les Anglais, "des morceaux de chance", et ce 12 mai 1944 devait en être un pour moi.

À cette époque, j'étais élève à l'école d'horticulture d'Objat où je préparais mon concours d'admission à l'école nationale d'horticulture de Versailles.

Mon professeur Jean Lhomond m'avait permis d'entrer en contact avec un réseau de résistance, depuis j'étais doté de faux papiers qui me ra-junissaient, j'échappais ainsi au S.T.O., ce qui me ravissait n'étant pas enthousiaste pour voyager en Allemagne.

Nous nous trouvions ce 12 mai 1944 en travaux pratiques dans un champ d'artichauts dominant l'école, nous redescendions pour prendre notre repas, quand deux tractions avant noires firent irruption dans la cour où se trouvaient les bureaux de la direction de l'établissement.

Un malaise profond s'empara de moi, une petite voix dans ma tête me disait : « Fous le camp », mais, mécaniquement, je suivis les autres, nous avons continué notre descente vers la cour, vers les bureaux.

M. Chabard en sortit accompagné de ces "Messieurs", il m'aperçut, il était pâle, très discrètement, il me fit un signe de la main, un signe de son index précisément, celui-ci disait non.

Un civil plus âgé que les trois jeunes gens qui l'accompagnaient s'approcha de moi rapidement et me demanda : « C'est vous Zivi ? », « Oui. »

Je me trouvai plaqué contre le mur les mains en l'air, les Sten braquées sur moi...

J'avoue que je pensais que j'allais être purement et simplement liquidé... Il était 13 h ce 12 mai 1944. Pendant ces courtes minutes, faites de longues secondes, je ne ressentis plus rien, si certains voient leur vie défiler, moi rien, le vide.

Est-il nécessaire de préciser les raisons de mon arrestation. Comme souvent, une simple dénonciation, œuvre de trois camarades d'école dont deux que je connaissais depuis deux ans. Cinquante ans plus tard, j'ai encore mal.

Après la fouille de mes affaires, je fus embarqué à bord de l'une des tractions, encadré par deux jeunes miliciens en civil. Me montrant sa mitraillette, l'un d'eux me lança : « Ce sont tes petits copains anglais qui nous les donnent. »

Arrivé à Objat, je fus transféré dans un des camions où se trouvaient déjà d'autres prisonniers.

Une bonne centaine de G.M.R. du groupe Lauragais avaient été mobilisés en plus de la milice pour arrêter ces quelques personnes dont j'étais. D'Objat, on prit la direction de Brive, là, on nous parqua dans le réfectoire du lycée où se trouvaient déjà 100 ou 130 personnes.

En fin d'après-midi, on nous fit remonter dans les camions pour Tulle cette fois, menottes croisées mains derrière le dos... Pour ceux qui connaissent la route de Brive à Tulle par la vallée, il ne sera pas difficile d'imaginer l'état de nos poignets, les menottes avaient eu le temps de nous "tuyaguer" durant ce trajet.

En descendant du camion à Tulle, une discussion assez vive opposait un inspecteur et un milicien, ce dernier étant vraisemblablement le chef du groupe, les papiers d'identité étaient le centre de la discussion.

Les miliciens nous firent entrer dans une grande pièce de la préfecture (j'ai toujours pensé que nous avions été amenés à la préfecture). Là,

les miliciens rendus nerveux sans doute par la disparition de nos papiers commencèrent à nous bousculer puis, très vite, à nous cogner, cogner... Je reçus un coup sur la tête.

« Ici, c'est moi qui commande ! Vous n'avez rien à foutre ici, foutez-moi le camp ! »

D'où j'étais, je ne pouvais voir mais j'avais entendu, la voix était forte, énergique, le ton était sans réplique.

Quelques instants plus tard, je pouvais mettre un visage sur cette voix, j'étais devant un homme de grande taille, solidement bâti, le commissaire Jean Poucat.

Il m'interrogea calmement, d'une façon presque sommaire, il me précisa que j'avais été arrêté pour détention de faux papiers, pour le reste... il ne fut question de rien. Ouf !

Après cet interrogatoire rapide et "sans douleur", on me conduisit dans une cellule pleine comme un œuf, toujours sans avoir mangé, si ce n'est le casse-croûte que M. Chabard, notre merveilleux directeur, avait fait mettre dans mon sac tyrolien en plus de quelques vêtements et objets de toilette.

Dans la nuit, nous fûmes transférés à la prison de Limoges.

Là, on n'avait pas le temps de refuser du monde, les tâches de sang sur le sol témoignaient pour les fusillés.

Nous ne le savions pas, mais nous devions être pour un temps internés dans un camp de séjour surveillé.

Pour y parvenir, nous sommes repassés par Brive, avec un petit arrêt devant l'hôtel de la Truffe noire, siège du S.D. allemand (appelé à tort la Gestapo, alors que celle-ci existait uniquement en Allemagne).

Un homme mince descendit de notre car de police, peut-être un mouchard, on ne fut soulagés que lorsque les cars reprirent la route.

Nous sommes passés par Limoges pour aller à Saint-Paul-d'Eyjeaux distant de 30 km, le camp était là et moi aussi.

Les 230 internés apprirent à vivre avec l'angoisse et l'espérance.

J'appris, huit jours après mon arrestation, que le commissaire Jean Poucat et son équipe avaient été remplacés par une équipe milicienne, celle du tristement célèbre Demirtjis, alias capitaine Georges.

Les interrogatoires avaient changé de style et de lieu. Ils se passaient désormais dans l'enceinte de la manufacture d'armes à Tulle. On y soignait les plaies occasionnées par les coups à l'acide sulfurique et le supplice de la baignoire y était pratiqué.

Je me souviens d'un jeune résistant d'Objat qui avait échappé à l'acide mais pas à la baignoire, à son arrivée au camp, il était complètement hébété et ne parlait que par monosyllabes.

Nous sommes restés dans ce camp jusqu'au 11 juin 1944**. À cette date, quatre unités du lieutenant colonel Guingouin eurent l'excellente idée de nous libérer, il était environ 9 h du soir. Une demi-heure plus tard, le groupe Ascha, du régiment der Führer de la division Das Reich, arrivait avec des camions pris aux transports Bernis de Brive, pour nous embarquer, trop tard...

Quelques années plus tard, je pris contact avec le commissaire Poucat, lui rappelant les événements de Tulle, il fut à la fois surpris et ému, car dans cette période sombre, je n'avais pas été le seul à bénéficier de son aide.

La résistance limousine peut, parmi d'autres noms, se souvenir du sien.

Après nos retrouvailles, je ne manquais pas de lui rendre visite soit à Limoges, soit dans sa petite maison de campagne à Vervialle-d'Augne, à la frontière de la Corrèze et de la Haute-Vienne.

Le 18 août 1994, il y aura deux ans que Jean Poucat nous a quittés. Il restera pour moi un homme droit, courageux, qui dans les moments les plus sombres de notre histoire a su choisir parmi les chemins les plus escarpés celui qui conduit à l'honneur, là où on juge de la valeur de l'homme.

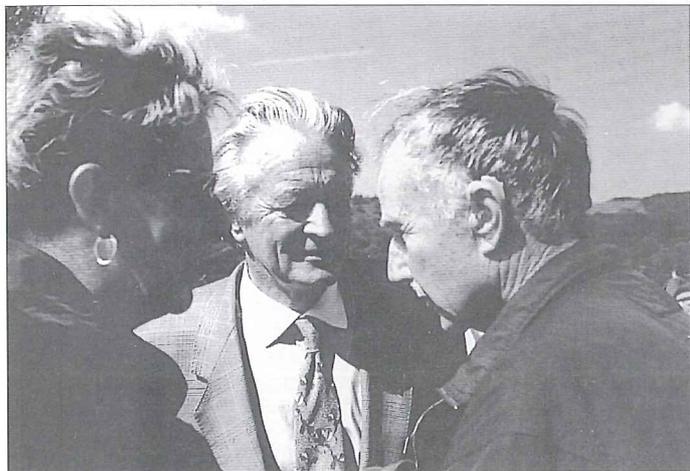


PHOTO D' DIDIER FUENTES.

De gauche à droite : Nicole Poucat, M. Roland Dumas, Claude Zivi. Stèle de la Forêt Haute, le 20 juillet 1997. Ultime cérémonie à laquelle assistait Claude.

En hommage à Claude Zivi

Le professeur Claude Zivi, de Nérac (Lot-et-Garonne), nous a quittés le mardi 16 décembre 1997, rongé par un cancer. Il est parti trop tôt à l'âge de 73 ans. J'ai eu l'honneur de faire sa connaissance en 1989 alors qu'il était à la retraite. Il s'occupait d'émissions radiophoniques sur des thèmes de la Seconde Guerre mondiale et sur la Résistance en particulier. C'était également un passionné d'aviation, un historien amateur possédant une documentation étendue. Une solide amitié profonde et sincère naquit entre nous ; nous avions beaucoup de passions communes, nous étions semblables et complémentaires. Il m'apportait son expérience de résistant et d'enseignant, ainsi que sa sagesse, moi-même je lui apportais la curiosité et la soif de la jeunesse. La différence d'une génération ne se faisait pas sentir. Très intelligent et doué d'une excellente mémoire, il avait des qualités humaines exceptionnelles.

Claude est né à Paris le 11 mars 1924 dans une famille bourgeoise, d'un père israélite et d'une mère chrétienne. Un de ses ancêtres était un prince polonais émigré à la cour de Louis XVI. Son père l'expédia à l'avant-guerre en Alsace pour qu'il se perfectionne en allemand et pour qu'il se fasse une idée du nazisme. Après l'invasion allemande, il l'envoya étudier en zone libre, à l'École d'horticulture d'Objat. La biologie et la botanique étaient ses passions. La Résistance en sera une autre grâce à l'un de ses maîtres, le professeur Jean Lhomond (qui aura un destin tragique). Claude sera arrêté à l'école le 12 mai 1944, par des miliciens sur dénonciation de deux de ses camarades de classe qui avaient choisi l'autre camp, celui de la Milice.

Transféré à Tulle, il sera "passé à tabac" car porteur d'une fausse carte d'identité et suspecté d'être en relation avec le Maquis. Un policier, le commissaire Poucat, le sortira des griffes des miliciens et le fera bénéficier d'une remise de peine. Après une étape à la prison de Limoges, il sera interné au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux, au lieu de la déportation.

Il sera délivré du camp le 11 juin 1944 par les troupes F.T.P. du colonel Guingouin, seulement quelques heures avant le passage des troupes de la division SS "Das Reich". Claude intégrera le maquis Guingouin. Il sera affecté à la Compagnie de mitrailleuses, comme servant d'une Hotchkiss (l'une des 4 mitrailleuses des miradors du camp emportées par les Gardes), sous les ordres du capitaine Pierraccini.

Merci Monsieur le Commissaire Divisionnaire Poucat, que j'appelais à l'époque "inspecteur".

« Non, pas inspecteur, rectifiait-il gentiment, commissaire divisionnaire. »

Claude Zivi,
Nérac, 9 mai 1944.

* *Torturer (expression milicienne).*

** *Claude a décrit la libération du camp de Saint-Paul dans le n° 22 du 2^e trimestre 1993.*

Les épreuves du bulletin n° 40 étaient à l'impression quand notre ami le docteur Didier Fuentes m'annonce le décès de Claude Zivi et la date des obsèques pour le vendredi 19 décembre à Notre-Dame de Nérac (Lot-et-Garonne). Quel choc ! Le Lendemain, son camarade Georges Fougerouse me précisait le déroulement de la cérémonie funèbre. Je le chargeais de représenter les "Amis du Musée de la Résistance". J'ai prévenu le colonel, Anna et René Pouzache, Nicole Poucat, tous concernés. Claude, avec ses beaux yeux clairs et rieurs, coiffé d'un chapeau de pêcheur des gaves pyrénéens ou de chasseur de grands fauves au Kenya, était doté d'un optimisme communicatif. Il faisait partie de ces hommes que l'on ne pensait pas voir disparaître... Fidèle en amitié, respectueux de ses camarades de combat et de leur devenir, il se faisait un devoir, depuis des années, d'assister à nos commémorations. Voici ce qu'il m'écrivait le 21 septembre : « *Ta lettre m'a fait rire ! Non, je comprends bien que tu ne souhaites pas m'envoyer à l'opération à marche forcée. Il y aura un traitement dont j'aurai connaissance après un scanner le 26 prochain. Affaire à suivre. Le moral est bon ! Je ne te savais pas parmi les opérés du cœur : 800 adhérents de plus qu'aux "Amis de la Résistance, chapeau !* Je t'adresse photocopies. Les recherches viennent de notre historien de service D' Fuentes. Le 18 octobre, il y aura à Nérac une série de conférences, il en sera, et traitera "Résistance et Forces alliées en Lot-et-Garonne". Tu peux être certain que ce sera un travail parfait... Des jeunes qui reprennent le flambeau, cela fait plaisir. Toutes mes sincères amitiés à toi, à Madame.*

Claude.

* L'Amicale des opérés du cœur du Limousin totalise plus de 1 800 adhérents.

Jacques Valéry.

Il participera à des actions de parachutages de nuit et de jour comme les 25 juin et 14 juillet, puis aux combats du Mont-Gargan. Là, il perdra son meilleur ami connu à Saint-Paul, Albert Ponsi (porté comme inconnu sur la stèle de ce lieu). Il participa à l'embuscade des "Rochers de Doms", il perdit d'autres copains au "Pont des Buges", enfin il défila avec les troupes du "Grand", à la libération de Limoges. Il fut ensuite affecté au service d'interrogation des prisonniers allemands. Il apprit que son père, fourreur à Paris, avait été pris dans une rafle de Juifs et mort en déportation. Les biens de famille avaient été récupérés par un syndic de Vichy et vendus, sans aucun dédommagement.

Après la guerre, il travailla dans une fromagerie de la région et épousa une fille de Limoges, d'origine espagnol (d'Aragon). Il quittera ce secteur pour les Vosges où il se plaisait bien, mais sa femme fut atteinte d'une tuberculose. Claude se débrouilla pour obtenir des antibiotiques auprès des autorités américaines. Sa femme sera sauvée et ils auront deux garçons. Mais le destin viendra à nouveau le frapper. Son épouse périt à Brive, écrasée par une voiture en voulant sauver un de ses gosses imprudent. Claude élèvera seul ses deux enfants tout en étant enseignant du ministère de l'Agriculture. Il aura fait "Les Vaseix", Sainte-Livrade-sur-Lot et Nérac (Lot-et-Garonne). Il se remariera tardivement pour assurer à sa nouvelle femme un foyer et une retraite. Cela était bien dans son esprit de serviabilité et de générosité.

Entre-temps, Claude avait repris le contact avec les "Anciens" du maquis grâce à Tony Tixier qui habitait Barbaste, près de Nérac. Il admirait Tony qu'il disait "écorché vif", alors que lui-même en était un. Claude était devenu communiste par reconnaissance au colonel Guingouin, celui qui lui avait sauvé la vie. C'était un communiste chrétien, ouvert et non sectaire, défenseur de la Liberté, qui s'indignait contre les injustices. Il s'était fait un devoir d'assister tous les ans aux cérémonies du Mont-Gargan, avec une visite au "Grand" et à ses amis du Limousin : Anna et René Pouzache, Charles Grelon, Jeannot Segura... et Jacques Valéry. Je lui servais de chauffeur car il détestait conduire en auto, et il me montrait tous les endroits où il avait vécu sa jeunesse de résistant. Son combat de résistant, il l'a continué jusqu'à la fin, je peux l'attester, en défendant plume en main l'honneur de la Résistance et des ré-